

Par monts
et par
mots





L'accompagnateur

LE SENTIER est comme le pont, la cabine d'un bateau. Exigu. L'horizon est ouvert. Trois, quatre, cinq cols se présentent. autant d'itinéraires sinuent sur l'autre versant. Mais c'est sur ce sentier-là qu'il faut marcher, suer, subir le frottement de la chaussure sur le pied à vif. C'est de ce sentier-là qu'il faut venir à bout, ainsi qu'on l'a décidé, quelques heures auparavant, dans la quiétude du refuge, ou sortant du sous-bois de mélèzes avec les premiers rayons du soleil.

MARCHER, quoi de plus facile ? N'est-ce pas naturel, comme respirer ? Que non ! Marcher, c'est comme penser, c'est culturel, ça s'apprend tous les jours, à chaque pas, et donc ça s'oublie tous les jours, également à chaque pas. Et marcher en montagne, ce n'est pas descendre le

boulevard Saint-Michel -ce qui est en soi un exploit physique d'un autre genre, marche hachée, obstacles humains- c'est une autre danse, une autre économie du geste, inséparables du pays, de son esprit -hommes, pierres, paysages, lumières, inscriptions de toutes sortes- inséparables de la montagne. L'accompagnateur est ce lecteur-marcheur, qui sait écouter et saisir l'instant avec l'intelligence de l'indigène et la fraîcheur de l'étranger. Il n'est pas "celui-qui-va-devant", qui sait tout et récite d'un ton de métronome le nom des plantes. Il est dans un groupe, s'effaçant autant qu'il le peut et faisant de ce groupe non pas la fanfare d'un régiment en marche, mais peut-être un petit son de flûte, vif, aigret c'est selon, la musique discrète d'une montagne vivante.

PASSEUR DE CULTURE

Briançon-Menton. Un itinéraire de part et d'autre de la frontière, tel est le titre du rapport de stage écrit par Michel Thomas, pour son diplôme d'accompagnateur en montagne dont sont publiés, dans ce 27^{ème} Transhumances, des extraits. Du 2 au 16 août 1982, avec 11 stagiaires, il a relié ces deux villes par un cheminement original entre la France et l'Italie. Les

principales étapes furent La Monta, les granges de Bellino, Chiappera, Argentera, Tortisses, St Etienne - de - Tinée, Guiglio, Boréon, Merveilles, Sospel.

Le compte-rendu a été calligraphié par l'auteur sur des pages jaunes, vertes, roses et blanches, respectivement attribuées aux fiches techniques, au déplacement, au groupe et à ses observations personnelles. Choisir dans les 96 pages du manuscrit les fragments qui suivent relevait de l'arbitraire et du déchirement. Le texte, en effet, par sa polyphonie, méritait un traitement que la modestie de la revue n'a pas permis de lui donner.

Qu'ont-ils fait, nos douze anti-héros ? Enchaîné cinq

faces nord ? Couru au Dôme des Ecrins ? Descendu la Vallée Blanche en vélo tout terrain ou sur un quelconque véhicule aberrant ? Rien de cela. Ils ont marché, simplement marché, en une aventure humaine simplement humaine. La grande originalité du récit est d'avoir tenté de dire d'une même voix le sentier, les ampoules, le poids du sac et l'esprit du groupe, son pas, sa lente composition au rythme de la marche, ses tensions, ses attentes. Et puis les paysages, la faune et la flore. C'est cet ensemble qui se déploie dans ce mouvement qu'on appelle la randonnée.

Accompagner, ce n'est pas faire semblant. L'exigence de la clientèle croît

avec sa naïveté. La coupure s'accroît entre les représentants du monde des villes et les représentants du monde des campagnes. Le besoin se fait sentir d'intermédiaires entre la curiosité des premiers et l'hospitalité des seconds. Les accompagnateurs sont peut-être -et à coup sûr celui qui donne à lire ces récits, dans lesquels il n'hésite pas à faire parler sa biographie, est un de ces messagers privilégiés- ces passeurs de culture qui éviteront qu'apparaissent ici et là, en montagne et ailleurs, de nouvelles frontières entre les hommes, entre ceux qui ne font que passer et ceux qui restent.●

René Siestrunck



PAR MONTS ET PAR MOTS

Briançon-Menton. Un itinéraire de part et d'autre de la Frontière

par Michel THOMAS

LA-HAUT, DANS LE TEMPS

Plus tard, en compagnie de mes frères, l'enfance court dans la montagne, du Prorel au Thabor, se baignant à Cristol où nous aimions les truites, qui ne nous aimaient pas, à la nuit tombante lorsque tout observateur malveillant était absent, nageant aussi dans la Guisane encore sauvage, parlant avec les bergers étonnés de nous voir errer auprès de leur solitude.

Les granges des hameaux tombant en désuétude n'avaient pas de secrets pour nous et souvent, le ciel étoilé couvrait notre sommeil inquiet d'enfants imaginatifs. Nos vieux sacs de l'armée, nos sacs de couchage en laine verdâtre

nous semblaient le nec plus ultra du matériel d'"aventuriers". L'absence de toile de tente nous faisait aimer la proximité des grands rochers et nos dos en souffraient.

Je piégeais les marmottes, suivais les renards, cherchais les blaireaux, courais à la suite des écureuils entre les troncs des grands mélèzes. Fascination extrême des habitants de ce paradis qu'était la montagne le long de la Guisane, alors.

Pourtant nous faisons du ski l'hiver. Beaucoup de ski. Mais jamais alors, la gare d'arrivée du télé de Serre-Che ne m'était apparue comme annonciatrice d'un mouvement humain pouvant détruire ce que j'aimais tant. Champcella n'était que ruines habitées par une petite femme toute tordue

qui y gardait ses vaches, le haut du Bois des Eduits résonnait encore des appels si particuliers des grands coqs, Tétràs, perchés au-dessus des parterres de myrtilles et de rhododendrons, les pelouses étaient vertes, belles, unies. Les mélèzes n'étaient pas encore décimés par rangs entiers. Je suis redevable à cette nature-là de m'avoir légué une idée du paradis.

Plus tard, chaque fois que je l'ai pu, je suis revenu courir les bois et les alpages. Ils ont été ma force chaque fois que je me suis éloigné de la vallée.

Je passe toutes les saisons d'été ici et des différents métiers que j'ai exercés, la montagne est le point commun. Successivement accompagnateur, gérant de patinoire,

apprenti moniteur de ski de fond, perchman, gardien de refuge, la montagne a été mon lieu privilégié.

POURQUOI ?

L'alpe change et moi aussi. De mon diplôme d'accompagnateur si facilement perdu au profit du refuge il y a quelques années, j'ai de nouveau besoin. Cet endroit dont je pensais qu'il ne pourrait jamais changer, si puissant et si beau qu'il est, est devenu ni plus ni moins qu'un chantier. Je veux marcher en d'autres lieux. Essayer de savoir si oui ou non ces montagnes encaissent et pourront continuer d'encaisser encore longtemps le choc humain que nous leur



infligeons. Je veux marcher avec d'autres et voir ce que tout cela leur inspire, en parler et mesurer...

Et puis il y a l'instinct de liberté.

Le plaisir de marcher, de découvrir des gens et des lieux autres, de se sentir différent de beaucoup d'autres, détaché et migrant oiseau de passage, une paille dans le torrent, nomade. Responsable et autonome. Le plaisir de retrouver un temps vraiment humain, un rythme absolument sien, des sens qui servent à autre chose qu'à respirer l'irrespirable, entendre l'inaudible à force de puissance et de laideur mécanique, à toucher autre chose que du manufacturé ou de l'usiné.

Le bonheur d'un regard posé sur une nature sans limites, où la distance adoucit peu à peu les reliefs, estompe la lumière jusqu'au velours du

ciel ne se décrit pas et lorsqu'on le vit, le plaisir est de le partager. Situation idéale de l'accompagnateur, cet échange qui abolit la frustration du découvreur solitaire ! La distance mesurée à la longueur de nos pas, au poids de nos sacs. Le temps découpé par chaque pas lui aussi. Tout cela est fort simple, mais si bon !

AU BOUT DE TOUT ÇA

Au bout de tout ça, il y a peu de chose. Peu de chose mais du concentré, du décanté, du solide. En tout cas c'est ce que j'espère. J'aimerais qu'il y ait le respect et seulement ça. Mais le respect de soi d'abord. Et ensuite celui d'autrui. Et encore plus, celui de ceux qui ne vivent pas comme vous et par celui-là qui n'est pas si dur à obtenir, voir arriver celui des

choses. Oui, des choses différentes, des arbres et des animaux, des plantes et des insectes, des maisons et des pierres, des ruisseaux d'eau claire et des prairies fleuries, et aussi des grandes montagnes fragiles et de l'air qu'on respire... Du silence qu'on entend.

Au fond, bien peu de choses.

PREMIER CONTACT

Beaucoup de choses se décident dans ces premiers regards, dans ces premières réponses à des questions mal assurées. Parler de l'Italie, de l'accueil des gens, d'une société paysanne qui ne s'éteint pas, tenace plus que la notre et moins touchée par la guerre de 14-18. Parler des villages aux toits de pierres, des églises peintes, de Maria de Chiappera, de ces

piémontais si proches de nous-autres briançonnais, expédiés par un caprice du temps et de l'histoire sur une autre comète. Parler de la beauté de ces montagnes et de leurs vallées, dire un peu les vaches blanches aux museaux fins comme ceux des vaches pharaoniques, les moutons aux nez bourbonniens et aux longues oreilles qui caressent l'herbe lorsqu'ils broutent au bout de leurs longues et fines pattes. Dire tout ça mine de rien, faire passer quelque chose de plus, éveiller leur curiosité, les faire phantasmer un peu. Au fond, chose facile puisque tous sont là pour donner corps à leurs rêves et leurs rêves passent par là, aussi doux à entendre que l'est au toucher la laine des brebis d'outre-monts.



REGRETS ETERNELS

Je savais que nous n'irions pas au sommet et le leur dit une fois arrivés au torrent, après la petite chapelle où de longues années auparavant j'avais vu pourrir sur place une très belle toile, de facture très ancienne, un peu style byzantin recopié, une toile représentant je ne sais quelle scène religieuse. Elle était placée juste au-dessus de l'autel, là où justement la Beauté Divine avait posé une fuite d'eau dans les bardeaux de la toiture. Regrets éternels...

EUX, MOI

En parlant de C., je ne me doute pas que je suis en face de la personnalité la plus attachante de mon futur groupe. Pour l'heure, ce matin-là, je me refuse à croire que celui-là, dans son short

long et ses socquettes de coton remontées sur ses mollets, puisse s'intégrer à "ma balade". Je ne le veux pour rien au monde. J'ai déjà un argument tout trouvé. "Je ne puis me permettre d'emmener que des gens sûrs compte tenu des difficultés qu'il y aurait à rapatrier quelqu'un, en cas de problème, depuis l'Italie via Cuneo et Torino.

Heureusement, la suite me prouvera le caractère complètement erroné d'un tel argument en un tel moment et c'est tant mieux. Tout le monde au centre semble fuir C. et moi le premier.

Lui s'accroche. Sacré bon-homme !

Il y a aussi un garçon assez petit, très bien bâti. cheveux entre le blond et le roux, visage anguleux avec une expression entre le pensif et le mécontent. Il est très réservé, ne vous regarde que lorsqu'il

vous parle. Il semble timide et un peu renfrogné. Souvent, au début, je me demandais ce qui n'allait pas. Très vite, pourtant, son sourire me rassure. Rarement vu un sourire aussi gentil et chaud. Très calme, toujours. Les histoires drôles et grivoises du groupe ce sera lui, J.P.

Un autre encore, et des plus importants par son degré de serviabilité et de don de soi au groupe et à la rando. Il est costaud, se révélera endurant, d'une énergie terrible parfois dure à contenir. Malgré un travail de bureau il est en pleine forme. Il a couru le marathon de Paris ce printemps. Cheveux courts, visage carré aux lèvres très dessinées dont les bords sont un peu tombants. C'est un sensuel très doux, très réfléchi, puissant. Beaucoup de discipline personnelle confinant au refoulement. Au cours de la marche,

K. et lui sont les deux qui ont le plus de mal à ne pas partir en courant. Jambes très musclées, dures, bien équilibrées. Très gentil sourire derrière ses lunettes. F.

Il y a une jeune fille qui vient de louper son bac et qui s'est catapultée ici sans savoir ce qui l'attendait. Je crois que dans sa tête cela devait ressembler à certaines pubs de chocolatiers suisses. Les montagnes du sud ne sont pas la Suisse et du chocolat que nous mangions les sentiers n'avaient pas la douceur. Elle est pleine de charme, jolie, bien faite et apparemment la moins solide. En réalité, extrêmement volontaire et courageuse, après une dure période d'adaptation. Elle arrivera à la mer comme les autres. C'est S.

Enfin une autre jeune fille, très effacée et qui le restera. Elle est en bonne forme et se



suffit à elle-même. Brune, cheveux longs, jambes frêles et blanches mais solides. Elle est étudiante en psychologie et joue très sérieusement de la guitare classique. Elle parle très peu, s'intègre bien à tout ce qui se passe mais sans jamais se mettre en avant. Elle observe sans méchanceté et, d'une certaine manière, est à l'écart. Trop de retenue. Aux confins d'un physique un peu ingrat quelque chose coince. Impossibilité de dépasser une certaine morale peut-être ou trop de sensibilité. Un pur échantillon UCPA ! C'est P.

PREMIER JOUR

Ce jour-là, le comportement des onze stagiaires n'a rien de bien naturel. Chacun de nous est curieux des gens qui composent le groupe. Depuis ce matin ils sont tendus, à l'écoute d'eux-

mêmes, de leurs pieds, de leurs jambes, de leur cœur, de leur souffle. Déjà on parle de s'arrêter de fumer ou de boire moins (en riant). Certains, sous prétexte de se tester, se sont beaucoup trop chargés. Bref, tous semblent aussi décidés qu'inquiets.

INSTANTANES

A partir des Bertins, le sentier se balade dans un sous-bois superbe où les myrtilles jouent les sirènes. Nous arrivons au bord d'un petit torrent très beau malgré son nom inquiétant. En passant sur la gauche du Riou je note la possibilité d'un très très beau bivouac de l'autre côté, à la lisière du bois.

Un peu plus bas, dans l'herbe haute et au soleil, nous asseyons et j'en profite pour marteler les chaussures

trop dures aux pieds avec quelque pierre ronde.

Le petit hameau de Malrif, en ruine, avec sa petite chapelle rose et son campanile bâti de l'autre côté du sentier, sur le promontoire rocheux pour être mieux entendu je suppose, et vu, bénéficie d'un emplacement remarquable. Comme à l'aisselle de la montagne et de surplus, amoureusement protégé par tout un petit bois. Les premières maisons, en arrivant du haut, sont enchâssées dans un bosquet de trembles tout frissonnants et le sentier, bordé de pierres levées énormes qui le protègent d'aller au fond de la petite gorge formée en cet endroit, traverse une oasis de lumière douce.

Au plafond de la chapelle, les infiltrations d'eau ont tracé des dessins bizarres que j'ai d'abord pris pour une imitation de marbre.

S. a déjà de grosses ampoules aux deux talons. Après examen, les grosses chaussures sont trop grandes malgré deux paires de chaussettes. Elle souffre horriblement et sa démarche déformée l'empêche de prendre un rythme quelconque. Je la sens prête à craquer. Pour elle la descente sera un soulagement des pieds, mais quel manque d'habitude de la pente ! Même un escalier doit l'effrayer...

Le problème de C., c'est le souffle. En montée c'est terrible mais elle en veut. A la descente c'est impeccable, sa pratique du ski la rend parfaitement autonome.

A la Monta. Nuit agitée. J'en parle parce qu'elle a son

importance. CL et Ch. font l'amour très bruyamment et cela, pour anodin que ce soit, va avoir de grosses répercussions sur l'ensemble de la vie du groupe.

Je pense que cette nuit-là, CL et Ch. ont concrétisé par leurs agitations les désirs profonds de beaucoup d'entre nous. Dans les jours qui suivirent d'autres couples tentèrent de se former. K. essaya de trouver grâce aux yeux de S. et, de son côté, J.P. voulut charmer C. Ce que voulurent F. et P. je ne le saurai sans doute jamais.

Pour cette journée, ce qui ressort de l'observation c'est la difficulté qu'a l'ensemble de mes compagnes et compagnons à suivre un sentier de montagne.

Malgré une observation de la carte maintes fois demandée ils se révèlent tous incapables

de juger de l'importance réelle d'un chemin ou d'un raccourci. Aucune distinction n'est faite entre un sentier de montée et un sentier de descente. Il y a là une logique qui leur échappe.

Force est de remarquer que ce sens-là ne s'est guère amélioré en 13 jours. Je me demande si cela ne provient pas d'une trop grande capacité à s'en remettre au jugement de l'accompagnateur.

Tout de suite, le terrain facile au bord du Guil et le beau temps favorisent une marche sans âme. Quoi que je fasse je vais trop vite ou alors le groupe se scinde. Tout le monde est trop bien et lorsque je me retourne, je ne vois que des promeneurs en train de papoter. Ch. et CL se tiennent par la main et marchent côte à côte, loin derrière.

Nous passons ensuite au-dessus de Gagliardone sans nous y arrêter, admirant au passage de splendides edelweiss. En passant près du nouveau refuge en construction nous l'observons un moment et discutons sans équivoque de son architecture. C'est du beau béton, ma foi. Sa forme triangulaire qui lui donne l'aspect d'une part de Vache-qui-rit mais en plus sophistiqué doit lui éviter d'être emporté par une possible avalanche. Malgré les travaux en cours et les échaffaudages nous en concluons que les italiens restent de terribles bâtisseurs.

Premier chalet au toit de grosses lauzes. Charpentes impressionnantes, les plafonds sont de fines lattes de bois dont les intervalles sont bouchés de terre et de chaux ou de plâtre.



Passons rive droite près d'une maison plus importante dont la façade est agrémentée d'une entrée d'étable en voûte de forme peu commune et fort belle. La toiture de grosses lauzes est couverte de lichen orangé qui la fait ressembler à un gros insecte assoupi. Des poutres énormes ! Les mulets sont là.

Castello, jolie église dont les bancs sont pour l'heure peuplés d'enfants auxquels je parle en italien et qui me répondent gentiment en français. Et pour cause ! Ils viennent de la Région Parisienne et sont en colo ici.



Depuis la place, un carabinier observe les bords du lac presque vide à l'aide de ses jumelles. Je ne vois pas encore le barrage caché par les maisons. À l'autre bout du lac des campeurs et quelques maisons de Maddalena di Pontechianale sont visibles.

Sur les berges terreuses du lac, beaucoup plus bas que nous qui sommes appuyés à une murette devant l'albergho, des pêcheurs vivent leur vie sous la garde du gendarme. Sans que nous comprenions pourquoi, lorsqu'ils remonteront avec leurs paniers pleins, plus tard, celui-ci en prendra quelques unes des plus belles, de leurs truites.

C., lorsqu'il s'agissait de monter, tout allait bien, pourvu que la pente ne soit pas excessive. Sinon, la perte d'équilibre le guettait à chaque pas. En descente, c'est encore

pire. Durant la totalité du parcours, je veillerai à mettre derrière lui un costaud pour le retenir le cas échéant. Souvent, en descendant, je le tenais par la main.

Son rythme de marche était si particulier que c'était une chose quasiment impossible de le faire aller plus vite sur un terrain plat et sans difficulté comme sur n'importe quel autre terrain, montant, descendant ou rocheux.

Le fait qu'il n'ait pas essayé ses chaussures avant de partir a pour conséquence immédiate qu'il se massacre les pieds comme je n'ai jamais vu auparavant.

APPRENDRE À MARCHER

Je profite de l'arrêt au lac Lestio pour expliquer comment je vois une marche cohérente où tout le monde est porté par l'effort collectif.

Pour cela, marcher les uns derrière les autres et se concentrer à la fois sur le déplacement de celui qui précède et sur où et comment utiliser le terrain.

Il faut que celui qui se trouve devant un autre pense que son propre déplacement prend valeur d'exemple pour celui ou celle qui le suit.

La marche en groupe doit développer chez ceux qui la pratiquent une conscience, un esprit solidaire, surtout dans le cas de gens dont le niveau diffère beaucoup.

J'explique aussi comment s'éviter bien des fatigues et parfois des ampoules en posant le talon du pied, chaque fois que c'est possible en montée, sur un caillou ou tout autre chose.

J'appuie encore une fois sur l'intérêt de faire des petits pas, d'économiser au maximum nos ressources physiques

pour pouvoir les utiliser pleinement lorsque nous en avons vraiment besoin.

Mais j'insiste surtout sur la cohésion de notre effort qui doit être collectif pour pouvoir, par cette chose très simple qui est de marcher ensemble, aider les plus faibles.

PERDUS !

À Santa Anna nous nous enfonçons dans un brouillard épais qui me fait louper le sentier direct et après un rattrapage un peu tiré par les cheveux mais positif, nous nous retrouvons au fond du vallon du Gulun.

Quelques petits chalets d'alpage, ouverts sur la verdure nous attendent semble-t-il, juste en face d'une énorme pierre gravée de noms de bergers, de l'autre côté du torrent.



Après discussion, nous décidons d'aller plus loin, il est 19 h et l'endroit est peu engageant. Nous nous engageons dans la gorge du torrent de la Balma et Varaita au fond de laquelle achèvent de fondre de grosses masses de neige sale. Le chemin est large et bien fait, ancien chemin muletier.

Mes amis sont extrêmement fatigués et nous nous arrêtons quelquefois. De plus, le brouillard dans lequel nous sommes de nouveau rentrés m'oblige à leur promettre un bon abri. Or, rien de tel ne se présente et ma méconnaissance du lieu fait que je ne sais même pas ce que je peux espérer des petits rectangles noirs de la carte.

Finalement, vers 20 h 30 le brouillard se lève et l'optimisme revient un peu, tempéré par une fatigue extrême. C'est seulement vers

21 h 30 que nous trouverons une bergerie, propre, ouverte et bien entretenue. F. et moi mettons tout de suite la cuisine en route et, pendant que cela chauffe, nous cueillons des brassées d'épinards sauvages.

Valeur d'une certaine sorte de mensonge? J'aurais trouver là-haut ce que nous allions y trouver effectivement, mais je ne le savais pas. Cette méconnaissance m'obligeait à marcher devant, vite, pour découvrir avant les autres, le cœur battant encore plus, ce qu'il y aurait après chaque bosse, chaque virage.

APAISEMENT

A midi, près du torrent de l'Autaret, nous faisons une belle omelette. Certains se baignent. Nous voisinons avec un troupeau de vache. Une

demi heure de sieste et nous allons droit sur le merveilleux Monte Castello. Très très belle montagne vouée à l'escalade.

NOUS, ICI

Repas du soir très très sympa chez Maria. bien arrosé. Lorsque sa fille nous a guidés là où nous devions dormir, nous avons discuté des gens qui vivent ici maintenant. "Les bourgeois" ont racheté les maisons et, l'hiver, seules quelques personnes restent au village. Elle ne semble pas porter dans son cœur les riches qui ne parlent pas avec les gens d'ici. Ce même soir, le groupe s'interroge sur la place que nous occupons vis-à-vis de ces gens...

Grande agitation dans le foin cette nuit-là.

NECESSITE DE MARCHER

La marche de l'après-midi et la pression où elle m'a mis, obligé de vitupérer pour faire avancer le groupe, me révèle une constante.

Personne dans tout ce petit monde ne réalise vraiment dans quelle obligation de marcher nous sommes. Jamais un autre que moi ne se lèvera avant moi pour dire qu'il faut y aller.

La longueur des étapes ne les trouble pas du tout et j'ai le sentiment qu'ils cultivent, d'une certaine manière, leur inconscience de ces problèmes, dans le but d'être tranquilles sinon reposés et qu'au fond ils s'en remettent complètement à moi pour les mener au but.

Ils ont payé pour en baver, comme ils se plaisent à le répéter, mais avant tout ils sont en vacances.



PAUSE

Je ressens toujours comme très importants les lieux où nous devons nous arrêter pour manger à dix heures ou à midi. Ce sont des lieux qui doivent être d'observation et permettre à la fois d'être conscients de la marche effectuée, d'en mesurer l'effort et aussi, éventuellement, de mesurer, de juger ce qu'il reste à faire.

C'est souvent à ces moments-là que les cartes circulent le plus. Ce qui sera dit à cet instant, la manière de le dire est d'une extrême importance car cela donne, pour l'accompagnateur sensible, la température de son groupe.

Ce choix du lieu doit se faire beaucoup en sentant son aspect positif. Plusieurs fois, j'ai poussé mes compagnons plus haut et plus loin que ne le permettait leur sensation de

faim et de fatigue dans le seul but d'accumuler derrière un effort suffisant pour obtenir un contentement de soi tel qu'il soit capable de faire ressentir l'effort à venir comme très faisable.

C'est aussi dans ces instants-là qu'apparaît une sorte d'absence de motivation pour ce qui concerne le but de notre présence en ces montagnes. Il faut à chaque fois rappeler doucement que nous allons quelque part. Et mon travail d'accompagnateur prend toute sa signification lorsqu'il faut faire exister ce quelque part inconnu et le rendre attractif.

J'ai souvent remarqué que malgré mes efforts à nommer les sommets qui nous coiffaient, l'intérêt des uns et des autres n'était pas là. L'esprit du randonneur n'est pas le même que celui de l'alpiniste. Son regard est

horizontal alors que l'alpiniste est tête en l'air.

PLUS VITE !

À partir de la cascade du rio Tuiscia, le sentier s'élève plus et devient meilleur, nous marchons à l'ombre dans une espèce de petite gorge d'où nous finissons par déboucher sur un bel alpage où le sentier se perd un peu.

Mes amis en profitent pour prendre leurs aises, d'autant que le soleil nous a rattrapés. Au milieu de la combe de la Sagne, sans aller plus vite, j'ai une telle avance avec F. que je me mets en colère. Le groupe est dépareillé ou papote, ou se promène, ou se tient par la main... Grosse colère, l'étape est longue.

ORAGE

Nous sommes là, debout sous nos capes, à regarder blanchir la surface du lac lorsqu'un coup de tonnerre formidable nous secoue. Pas d'hésitation, nous devons descendre.

La chute de grêle redouble et la foudre frappe pas très loin de nous, vraisemblablement sur la crête de Pel Brun.

Les grêlons, de la taille d'une grosse myrtille, s'accumulent bientôt jusqu'à en avoir au-dessus des chevilles ! Les ruisseaux, les moindres déversoirs charrient une sorte de pâte blanchâtre et les lacs que nous longeons sont comme gelés. Hormis les grêlons qui rebondissent en tombant, le paysage visible se fige autour de nous. La foudre n'arrête pas et toujours tout près.

LA BELLE ETOILE

Le vent qui se lève nettoie le ciel au-dessus de nous. Ma proposition de dormir dehors n'éveille aucun écho.

Une remarque importante sur ce soir-là, c'est la peur de dormir dehors de mes compagnons. Deux choses les influencent beaucoup, la sensation de froid et la peur de la pluie. Depuis le début je leur répète qu'il faut perdre la notion de beau et de mauvais temps. Que nous devons avoir le même moral lorsqu'il pleut et lorsqu'il y a du soleil, que la nature est belle aussi sous la pluie ou la grêle.

A ces raisons s'ajoute le fait que certains ont peur des bruits de la nuit, mais je ne m'en rendrais compte que plus tard.

DOUZE MOINS UN

A. m'expliqua à la pause de dix heures que les ennuis de genoux qu'il avait étaient en réalité une récurrence. Il me dit qu'il s'y attendait et que c'était sur l'insistance de Liliane qu'il s'était inscrit à la balade. Nous l'aimons bien car il est des plus serviables et des plus gentils. C'est avec peine que nous devons nous séparer.

Son car l'amène à Nice où il devra dormir, puis le lendemain un autre car l'amènera à Briançon. Bizarrement, dans les jours qui suivront, nous continuerons à remplir douze bols...

UNE STATION

Le "bateau" est posé comme un cheveu sur la soupe ou mieux, comme une boîte de

conserves sur un terrain vague. Sa population semble en état de siège perpétuel, en état de défense. Ça ne fait pas envie. Ça fait penser à l'hiver.

St-Etienne-de-Tinée aux antipodes d'Isola 2000 !

UN CHEF DE BANDE

Une bande de chamois que notre arrivée a dérangée remonte une barre rocheuse avec maestria. Ils sont un peu inquiets mais ne se pressent pas, prenant le temps de réfléchir où ils vont passer et de calculer l'ampleur de leurs bonds. Ce sont des femelles, des chevreaux et des éterlous.

Devant la harde, semblant mener le jeu, une bête splendide, différente. Ses cornes sont longues, attestant un âge mûr. Un détail me frappe, l'une des cornes est très nettement dissymétrique



et penche vers l'extérieur de la tête, donnant à l'ensemble un écartement inusité. L'animal a le poil plus sombre, l'encolure plus courte, plus large que celle des autres. Toute la silhouette semble plus robuste.

Pourtant, un détail m'échappe, c'est lui qui semble mener les autres...

Et moi, enthousiaste, de décrire tous ces détails, le cou large, les cornes moins droites, les poils plus sombres, l'allure plus costaud, qui font que c'est un mâle, un mâle superbe de surcroît, un des plus beaux que j'ai jamais vus, etc., etc...

La bestiole se plante sur un rocher, véritable carte postale sur fond de ciel bleu. Je parle,



je parle... Un des chevreaux remonte le groupe à grands bonds, se place à côté de mon mâle de rêve et se met à le têter ! Eclat de rire général...

Où ai-je appris qu'un mâle pouvait mener une bande de femelles ? Où n'ai je pas appris à tourner ma langue sept fois dans ma bouche ? Ils en rient sans doute encore... et moi aussi.

UNE SEULE TRACE

Un petit mot d'une chose que j'ai remarquée. Chaque fois que nous avons eu à couper pour rejoindre un chemin sans perdre d'altitude ou pour toute autre raison, chaque fois nous avons trouvé la trace de gens qui nous avaient précédés, militaires, paysans, randonneurs, ouvriers, je ne sais. Mais j'en ai tiré cette conclusion simple et apparemment évidente: tout déplacement

humain dans le labyrinthe de ces montagnes résulte d'une logique aussi immuable que les montagnes elles-mêmes. Seules changent les motivations humaines, voisinage, guerres, commerce, voyage selon des cycles immuables eux-aussi.

À chaque motivation sa trace, mais le canevas ainsi marqué sur la peau de la montagne, tatoué sur la montagne, reste en place et l'observateur ou l'utilisateur attentif doit pouvoir y trouver son chemin.

PRENDRE LE TEMPS DE PASSER

Le temps que nous avons pour faire la traversée depuis Briançon est trop court. En ce sens que si nous avons plaisir à marcher et découvrir nous aimerions, mes compagnons et

moi aussi, pouvoir, au moins pendant un jour ou deux nous reposer un peu. Trop souvent nous ne faisons qu'effleurer les causes de notre plaisir. Jamais nos corps ne se détendent complètement. L'aspect raid nous plaît, mais nous aspirons au repos du guerrier.

Pour la même raison naît une espèce de frustration. Des lieux que nous traversons nous ne pouvons avoir qu'une appréhension toute superficielle. C'est souvent regrettable. De nous tous, qui reviendra pour mieux connaître les gens de ce hameau, pour se baigner dans ces vasques d'eau claire à côté desquelles nous sommes passés, pour se coucher dans l'herbe de cet endroit si calme, pour savoir ce qu'est cette ruine, ce que veut dire ce nom ?

Moi, j'en suis sûr... mais les autres ?

Au fond, la civilisation des cités est déjà inscrite dans nos déplacements, qui veut que la plupart des choses n'aient pas de profondeur. Qui me le prouve mieux que ces gens que je guide et qui s'inquiètent déjà sous le Bego ou à Saint-Dalmas devant une bonne bière bien fraîche, du travail qui les attend à Paris ?

DESCENDRE ?

Que dire de ce jour-là sinon qu'il a été drôlement rempli. Passer des grands mélèzes préhistoriques de la vallée des Merveilles à la gare surréaliste de Saint-Dalmas de Tende, dont les portes ouvrent sur tout sauf une gare. Théâtre, salle de réunion, colonie de vacances, meeting de tous les courants d'air de la région, est-ce que je sais moi ?



Passer de cette gare immense et vide, témoignage des espoirs les plus fous ou de la mégalomanie d'une époque, passer de ça à Sospel, son vieux pont moyen-âgeux et sa foule humaine, ses magasins luxueux, continuer et se retrouver dans la nuit habitée du bruit des feuillages agités par on ne sait quelle bestiole (loup garou ?), striée de chuintements et des appels d'oiseaux nocturnes en chasse (manger la petite C.?) et enfin se coucher au-dessus d'une multitude de petites lucioles dont on sait qu'elles sont Menton et que le noir qu'elles délimitent s'appelle la mer, ce n'est quand même pas rien, non ?

MARCHER SUR LA FRONTIERE

J'avais voulu une observation des gens. C'est une sorte de fiasco, car la randonnée est à 2000 bien souvent, et les gens sont plus bas.

C'est comme si chaque village où nous passons était comme une oasis et que nous voulions donner aux quelques heures passées en ces lieux, dont une bonne partie sont des heures de sommeil, plus d'importance qu'à l'éveil immense que nécessite la traversée du désert lui-même. Nous voyons les gens en pointillé, pas du tout en profondeur.

En fait, l'idée de diversité des populations est complètement fautive en ce qui concerne les populations autochtones. Il est vrai que les italiens sont plus aimables,

plus ouverts que les français installés de l'autre côté.

Mais l'impression qui reste est celle d'une grande unité au contraire. Tous ces gens ont la montagne comme point commun et son poids nivelle les différences de culture jusqu'à créer la sienne propre.

Ce qui m'inquiète c'est que la différence d'amabilité semble provenir essentiellement de la différence dans le niveau de vie, de la différence dans le "progrès", du développement du tourisme en fait. En France, les structures touristiques sont bien en place, mais la gentillesse en est bannie. Ce n'est plus de l'accueil, c'est de la réception.

Outre le fait que nous sommes très peu en contact avec les populations, l'ensemble du groupe est très fermé sur lui-même.

Chacun est tourné sur sa propre peine à surmonter les

épreuves de la journée, trop occupé à s'écouter vivre pour pouvoir se tourner vers autre chose.

C'est aussi par la difficulté à surmonter les épreuves du sentier, du simple cheminement, que j'explique ce "regard horizontal" de mes randonneurs dont les yeux s'arrêtent le plus souvent aux limites qu'imposent leur déplacement.

Là prend sa réelle valeur la présence de l'accompagnateur dont le "travail" consiste à faire exister les habitants des vallées pour ceux qui ne font que les apercevoir et à élargir, à élever le regard des voyageurs vers les lieux où ils ne vont pas aujourd'hui mais iront peut-être un jour.

Dans les buts que je m'étais fixé, une grande importance était attachée au milieu montagne.



Or, cette montagne a servi de faire-valoir à toute la petite société en déplacement, se faisant ravir la première place par l'intérêt porté par le groupe sur lui-même.

Pour ce qui est du contact avec les populations autochtones, c'est moi qui ait assuré le rôle terrible de l'autochtone. Cela avec l'avantage, pour mes amis, d'être avec eux du matin

au soir, répondant à leurs besoins chaque fois qu'il le fallait ou qu'ils le voulaient... Pour eux, j'étais la synthèse des populations montagnardes. Dis-je une bêtise en affirmant que pour le voyageur pressé, l'accompagnateur doit être la voix et les gestes des populations qu'il ne fait qu'entrevoir ? ●

NOTES ET REVUES

PLUS occitans que jamais, nos voisins de **Novel Temp** continuent d'explorer le passé et les racines du présent au fil de leur revue qui en est à son 34^{ème} fascicule. Deux articles retiendront particulièrement notre attention: de Almerino de Angelis, "Une fresque retrouvée: la Trinité de Rossana" (en Val Varaita) et de Giovanni Gonnet, "Vaudois et Réformés en Val Maira et zones voisines". **Novel Temp**, Associazione Soulestrelh, Via Roma 27, 12020 Sampeyre, Italie. ○

ZOU I journal bilingue d'information alpine et provençale paraît tous

les mois et traite en occitan et en français de questions de fond, comme par exemple les stations de ski et le manque de neige (n° 31, février) ou encore "Faut-il célébrer la Révolution française?" (n° 33, avril). On y trouve aussi les informations grandes ou petites, les communiqués qui confirment que l'occitan n'est pas l'apanage exclusif des folkloristes, mais appartient à un courant d'expression culturelle moderne.

Zou I I.E.O., BP 311, 05006 Gap Cédex. Abonnement: 11 numéros, soit un an, 70 F. Soutien: 100 F. ○

REVUE des passants de la planète, c'est le sous-titre de **La Souris Verte** dont le numéro 10 est paru. À côté d'un dossier réalisé par les associations d'opposants à l'autoroute A 51 qui démonte les instables échafaudages politico-économiques haut-alpins, on lira avec intérêt des articles sur les jardins scolaires, les Cigales ou clubs d'investisseurs pour une gestion alternative et locale de l'épargne. **La Souris Verte**, 268 avenue Jean- Moulin, 04200 Sisteron. Prix au numéro: 15 F. Abonnement (4 numéros) 60 F. ○

AVEC **Les Alpes vagabondes**, revue haut-alpine de poésie et de littérature, il s'agit de donner aux auteurs, poètes surtout, un moyen régulier de publication. Elle se veut intime, comme l'acte d'écrire lui-même, si intime parfois qu'il n'ose se faire connaître. "L'existence de la poésie veut le grand vent" et le vagabondage. "Butinons, aimons, haïssons! Cherchons avant tout notre plaisir." Ainsi les rédacteurs invitent-ils le lecteur à trouver le sien dans les pages du premier numéro de la revue, parmi les poèmes de J.P.

Leroux, M.T. Horte-Malet, Marie-Anne Caro, Emilie Laville et les textes de J.P. Bonnel et D. Bareste.

Les Alpes vagabondes, chez J.P. Leroux, 12 avenue du Cdt Dumont, 05000 Gap. Le n°: 15 F. ○

Révolution ?

AS'PRO, soit Asphyxie Progressive, revue de bande dessinée à laquelle est associé le nom de notre ami Nimos (Le Glacier Blanc) vient de taper du poing sur les tablettes de l'histoire, avec un numéro hors série, qui est en fait un album de BD à part entière. Il s'intitule R. R comme quoi ? Question: quel est le bicentenaire célèbre fêté en 1989 ? R comme Révolution, bien sûr. Mais attention, ce n'est peut-être pas de la même Révolution qu'il s'agit, à moins que ce soit le Rêve aux solutions ou Rêve ou solutions. Histoires complètes, textes et délires typographiques, dessins, histoires brèves... 62 pages d'une belle impression, avec Sébastien Richet, Emmanuel Langlade, Cathy Assez,

Nicolas Spanoudis, Didier Pilewicz, Elhadi Yazzi, Nimos et les autres.

As'pro, 5 allée Lapérouse, 93270 Sevran. Le n° 4-5 hors série, Révolutions, 48 F. ○

Officiel

TOUT vient à point à qui sait attendre. Pour son dixième anniversaire, **Transhumances** vient d'être caressée par une fée souriante, la **Gazette Officielle du Tourisme**, organe du Conseil National du Tourisme. Dans le numéro consacré à "L'Emploi saisonnier", objet de sa session 1988, un large extrait de l'éditorial lyrico-politique ou socio-poétique, comme on voudra, de Transhumances 11, justement intitulé "Papillons" y est reproduit. On le siffle dans les cuisines, on le chante dans les cabanes: "Il y aurait un pays où des hommes survivraient dans l'aléa des saisons, pourvoyant au service et au bien-être d'autres hommes. Ils seraient sans racines et sans histoire, surfant la crête de l'espace et du temps..."

Mais où sont passés les troubadours du travail précaire et les bateleurs de l'éternel retour des saisons ? ○

Anthologie

A PROPOS de quelques lignes extraites d'une revue qui, heureusement, n'est pas lue par les enfants... Il s'agit du Bulletin de la chambre de Commerce et d'Industrie de Gap et des Hautes-Alpes (4ème trimestre 1988) et de l'éditorial de son président, M. Pierre Roux. Il y parle de l'autoroute Sisteron-Grenoble, des opposants respectables qui "disent clairement qui ils sont", mais surtout de ceux qui "se réfugiant dans un anonymat qui donne d'ailleurs beaucoup de courage aux médiocres, veulent l'insulte à la bouche, donner des leçons".

Le président poursuit: "Il est vrai qu'ils ne sont pas de chez nous: les Haut-Alpins, les vrais, ont la fierté de leurs convictions et le courage de leurs opinions". Comme on disait naguère: "Le haut-alpin, lui, ne ment pas". ○

Vive la Clarée, un point c'est tout

POUR que vive la Clarée, sa population se mobilise contre le projet de voie rapide et de tunnel sous le col de l'Echelle et appelle tous ceux qui sont sensibles à la beauté d'une des dernières vallées préservées des alpes, qui a su se mettre en valeur par un tourisme respectueux du site, à rejoindre le Collectif de Défense de la vallée de la Clarée, dont le siège social est situé en mairie de Val-des-Prés. L'adhésion, qui donne droit au bulletin d'information, est de 30 F. Toutes les formes de soutien peuvent être envisagées. Contacts: Annick Roman, Philippe Wyon, à Val-des-Prés.

SOUTENANT ce collectif, les Amis de la Névachie lancent pour sauver la vallée de la Clarée une campagne d'adhésion et de pétition. Créée en 1974, cette association qui a déjà porté, avec l'association des habitants et propriétaires de Val-des-Prés (association dite "de Madame Charles") la mobilisation contre le projet des



années 75-77 de voie expresse Fos-Turin, poursuit ses buts de protection et de sensibilisation. Elle demande qu'une zone naturelle protégée soit mise à l'étude dans la haute vallée, pour la mettre à l'abri de l'appétit des

spéculateurs et des promoteurs.

Les Amis de la Névachie, Chemin des Fontaines, 05100 Briançon. Cotisation: 20 F. Soutien: 50 F. CCP 634 357 H Marseille. ○

Les Dieux vont tomber sur la tête

CERTES, il y a bien Gaspard, Melchior et Balthazar en Vallée Etroite, et le Mont Thabor et le Rocher de Barabbas, mais ce sont quand même des noms et des personnages rapportés. Admettons donc que les sommets s'appellent plus volontiers Infernet, Aiguille Rouge ou Pic de la Moulinière. Encore que Janus... Bref, il y a un pays où les montagnes s'appellent pour de vrai Olympes. En Grèce, sans rire.

En fait, il s'agit d'un massif qui comprend le Mytikos (2917 m) dominant les Kazania (chaudrons, gouffre de 450 m de profondeur, les Pics de Stefani (2909 m), Thronos tou Dios (Trône de Zeus), Skola (2866 m) et Skolio (2911 m)... Plus loin, le romantique "plateau de Muses" et la cime conique du Prophète Elie

(2786m)... Au-dessous, le profond ravin sauvage Mavrolongos et sa forêt, d'où s'échappe la rivière Enipée. Au-delà de la petite ville de Litchoron, brille l'eau du golfe de Thessalonique de la Mer Egée.

"Le ski et les Dieux" s'est dit un promoteur grec installé en Afrique du Sud, appuyé par le gouvernement grec et cherchant à obtenir le financement de la CEE pour aménager le massif en station de ski, avec remontées mécaniques, routes et immobilier. Le grand jeu. Bien sûr, comme la zone est dans un Parc National, il va falloir déclasser.

Face à cela, le Club Alpin Hellénique, la Fédération Hellénique de Haute Montagne et le mouvement international Mountain Wilderness se sont unis pour un autre projet, visant à la protection de ce site merveilleux, véritable montagne sacrée de la civilisation européenne.

Pour soutenir cette action, il est proposé d'écrire à Mme Melina Merkouri, Ministre de la Culture, rue Aristidon 14, 10559 Athènes, Grèce. Renseignements auprès de Mountain Wilderness, Margencel (Chef-Lieu) 74200 Thônon-les-Bains. ○

TRANSHUMANCES 27

L'Accompagnateur. Editorial	1
Passeur de culture	2
Par Monts et par Mots Récit d'un itinéraire de Briançon à Menton	3-14
Notes et revues	14-16

Les dessins sont de NIMOS, sauf ceux des pages 5, 7 et 11 qui sont de Pierre M.

TRANSHUMANCES, revue saisonnière, paraissant depuis 1978, généralement deux fois l'an, est publiée par l'association du même nom, sise au Rosier, 05100 Val-des-Prés.

Dépôt légal à parution.

Directeur de la publication: René Siestrunck.

Comité de rédaction: Luc Marchello, Marc Pascal, René Siestrunck.

Imprimerie: Imprim'Vite, 26 rue de Valserres 05000 Gap.

ISSN 0182-3108.

Abonnements: pour 4 numéros, 40 francs;
Soutien, 100 francs. CCP 247 38 D Marseille.

